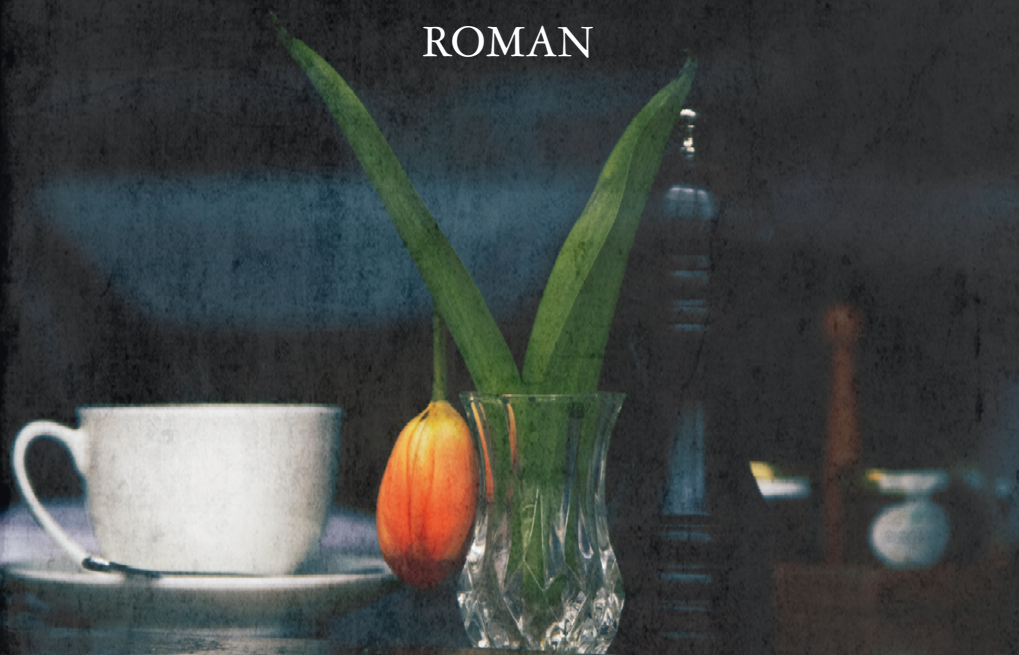


ERICA BAUERMEISTER

*Le Goût  
des*  
SOUVENIRS

ROMAN



« Tel un bon repas, ce livre vous comble et vous laisse  
très très heureux. »

Tiffany Baker, *New York Times*

**L**illian et son restaurant ont une manière tout à fait singulière de rassembler les gens. Il y a tout d'abord Al, le comptable, qui voit une signification dans les chiffres et les rituels ; Chloé, aux fourneaux et sans doute chef un jour, qui a perdu toute confiance en l'autre après un chagrin d'amour ; Finnegan, aussi discret et solide qu'un arbre ; Louise, l'épouse d'Al, emplie d'une colère prête à exploser ; et Isabelle, dont les souvenirs s'estompent petit à petit. Enfin, il y a Lillian bien sûr, dont la vie prend un tournant inattendu...

Toutes ces personnes se croisent, se rencontrent, se mélangent, se séparent ; des souvenirs resurgissent et d'autres se créent. De là, naîtra une famille que tous auront choisie.

**UN BEAU ROMAN SUR LES LIENS QUI SE FONT ET SE DÉFONT. DES PERSONNAGES TOUCHANTS. UNE HISTOIRE PLEINE D'ESPOIR ET DE GOURMANDISE.**

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Katel Le Fur

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN 978-2-36812-015-6



17 euros  
Prix TTC France

design : bernard amiard

« Tout en éveillant nos sens,  
Bauermeister nous offre des intrigues  
et des personnages inoubliables et son roman  
plein d'espoir autour de la cuisine  
est certain de nous combler. »

*Publishers Weekly*

« À la fois poignant et élégant,  
Erica Bauermeister nous livre  
l'un de ses romans les plus intenses. »

*Seattle Times*

« Chaleureux, drôle, et profondément apaisant,  
*Le Goût des souvenirs* est un vrai régal. »

*Booklist*

« Erica Bauermeister nous sert une histoire  
captivante et délicieuse, qui comblera  
à la fois les fans et les nouveaux lecteurs. »

*Shelf Awareness (site littéraire américain)*

Titre original : *The Lost Art of Mixing*

Copyright © 2013 by Erica Bauermeister

Tous droits réservés

Roman publié initialement par The Penguin Group

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2014

17, rue du Regard

75006 Paris - France

[contact@editionscharleston.fr](mailto:contact@editionscharleston.fr)

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN: 978-2-36812-015-6

Dépôt légal : janvier 2014

Traduction : Katel Le Fur

Correction : Amélie de Maupeou

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook [facebook.com/](https://www.facebook.com/editions.charleston)

Editions.charleston et sur Twitter à [@LillyCharleston](https://twitter.com/LillyCharleston).

Erica Bauermeister

# LE GOÛT DES SOUVENIRS

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Katel Le Fur





# Prologue

Lillian se tenait à côté du plan de travail de la cuisine. Devant elle, le restaurant était encore vide. En ce lundi matin de la fin décembre, il affichait cette quiétude qui succédait invariablement à l'assaut des fêtes de fin d'année, l'apogée d'une saison culinaire débutée à l'automne. Durant ces mois qui voyaient les jours se raccourcir, il n'était pas rare que les clients de Lillian se nourrissent exclusivement de macaronis au fromage en boîte et de pain grillé. Avec ses demi-courges dorées au beurre et ses jarrets d'agneau braisés avec autant de patience qu'il en fallait pour traverser l'hiver, le restaurant leur apportait alors à la fois inspiration et nostalgie. Après la distraction que représentait l'été dans cette région du Nord-Ouest Pacifique, l'automne était semblable à un soupir d'adolescent prenant conscience qu'il faut décidément grandir. Revenait alors à Lillian le soin de rappeler à ceux qui s'installaient à ses tables que l'âge adulte, le passage d'une saison ou d'une année, allait bien au-delà du simple fait de vieillir.

De temps en temps, se dit Lillian, c'était agréable de se retrouver dans une cuisine vide et silencieuse, sans la chaleur des fours et des cuisinières, sans les corps des sous-chefs, plongeurs, commis et serveurs. Voilà ce qui la nourrissait – ces moments de tranquillité, ces marmites et casseroles, les longues surfaces froides des plans de travail et la souplesse de l'épais tapis en caoutchouc sous ses pieds.

Elle décida de faire une soupe, un plat simple, nourrissant et chaud pour emporter à son rendez-vous de fin d'année avec Al, son comptable. Al n'avait pas l'âge d'être son père, mais il s'était comporté comme tel à bien des égards, lui offrant une main ferme et un esprit solide lorsqu'elle avait ouvert son restaurant, huit ans plus tôt, et lui donnant depuis des conseils fiables et précieux. Quand ils ne parlaient pas de finances, leurs conversations tournaient essentiellement autour de la cuisine. Lillian ne savait pas grand-chose de l'épouse d'Al et comme il ne parlait jamais d'enfants, elle supposait qu'il n'en avait pas. Al semblait toujours particulièrement heureux assis à une table de son restaurant ou lorsqu'il dégustait les plats qu'elle ne manquait pas d'apporter lors de leurs rencontres à son cabinet. Ce n'était pas grand-chose en comparaison de l'aide qu'il lui avait fournie et ça lui faisait plaisir.

Dans la pièce réfrigérée, Lillian récupéra le petit salé, le beurre et la crème fraîche épaisse. Elle récolta du thym dans l'un des pots reposant sur le rebord de la fenêtre et des feuilles de laurier séchées dans un des bocaux alignés sur l'étagère, le long du mur. Elle alluma une flamme sous le fait-tout et y déposa le petit salé qui commença à ramollir et à dorer. Le grognement de son estomac lui rappela qu'elle n'avait pas pris de petit déjeuner. Elle tailla une tranche de pain qu'elle



## *Prologue*

grignota tout en découpant la chair ferme et blanche des pommes de terre.

Elle ôta la viande de porc rissolée et ajouta du beurre et des oignons émincés dans la marmite. Un fumet commença à emplir la cuisine ; de bon matin, l'odeur de l'oignon n'était pas sa préférée, mais les chefs n'avaient pas toujours le choix. Elle y versa ensuite le bouillon de poulet et les pommes de terre, porta le tout à ébullition et s'éloigna pendant que le mélange mijotait. Il n'y avait aucun besoin de rester devant la cuisinière à observer la cuisson.

Elle décida de mettre à profit les quelques minutes de liberté qui s'offraient à elle pour retourner dans la salle réfrigérée et composer les menus de la semaine en fonction des aliments qu'elle avait en stock. Les restes de poivrons et de courgettes grillés feraient une excellente base de sauce pour des pâtes ; quant à la polenta, coupée en tranches elle pourrait la faire frire dans du beurre avec de la sauge. Bien qu'on parlait surtout du côté glamour des restaurants, le véritable secret de la réussite de certains était leur capacité à réutiliser les ingrédients avec magie ; c'était ce petit tour de main culinaire qui leur permettait de se maintenir à flot et faisait la fierté de toute ménagère pendant les années de crise.

Reprenant conscience de l'heure qui tournait, Lillian attrapa un paquet emballé dans du papier de boucher et retourna à son plan de travail. Les morceaux de pommes de terre avaient ramolli. Elle en écrasa un contre la paroi du fait-tout pour épaissir le bouillon et ouvrit le paquet.

La forte odeur saumâtre du cabillaud lui monta au nez, et avec elle celle des vieux filets de pêche et de la mer. Tout à coup, elle se sentit nauséuse. Elle jeta un dernier coup d'œil au poisson avant de se précipiter dehors par la porte arrière.

*Le Goût des souvenirs*

Debout en haut des marches, elle inspira une grande bouffée d'air froid hivernal.

Que s'est-il passé ? se demanda-t-elle. Elle s'immobilisa soudain et regarda son ventre.

– Oh, dit-elle à voix haute, *Oh*.

## Le livre des rituels

Lorsque Al était enfant, sa mère avait coutume de lui montrer des livres où figuraient des formes de couleur rouge, bleu, jaune, vert, des triangles et des carrés. Un cercle, disait-elle en désignant la forme correspondante. En vérité, Al préférait les formes que sa mère appelait chiffres. Il aimait la façon dont la grande barre du 1 semblait détourner son visage des élégants contours du 2 et celle dont les formes maternelles du 3 se nichaient dans les lignes plus sévères et abruptes du 4. La mère d'Al lui faisait penser à un 7. Si elle avait eu de plus grands pieds, elle aurait pu être un 2, mais elle semblait toujours un peu en apesanteur, comme si elle s'appuyait contre quelque chose, le plan de travail de la cuisine ou le mur du salon. Elle n'était jamais vraiment assise, mais pas debout non plus.

Durant les semaines de son quatrième été, sa mère lui apprit à compter à l'aide de dix bâtons de bois ramassés dans le jardin. Al l'écouta attentivement, tout en se disant que

sa mère avait peut-être tout faux. Ces bâtons raides avaient certainement leur utilité, mais laisser son regard caresser les courbes d'un 9 ou d'un 6 semblable à une rampe d'escalier en colimaçon était bien plus amusant. Même en cassant les bâtonnets en tout petits morceaux, il lui serait impossible d'obtenir ces courbes douces.

L'année de ses cinq ans, les parents d'Al décidèrent de divorcer et sa mère choisit de s'installer avec lui à Los Angeles. Comparée à Saint Louis, terre d'orages déchirant le ciel avec violence et de neige plongeant la région dans le silence, Los Angeles était une ville d'une constance accablante. Les jours de ciel bleu voilé d'une brume de chaleur se succédaient avec une inébranlable ténacité. Tandis que sa mère le traînait à sa suite pour visiter un appartement après l'autre, Al se prit à croire que les bâtiments, les rues, les gens étaient comme le climat, impossibles à distinguer les uns des autres. Tout, ici, se déclinait dans des tons de gris et de beige.

En regardant le paysage défilé par la vitre de la voiture, Al se disait que c'était comme vivre dans le brouillard. Il se rappela un soir, peu avant que tout ne vole en éclats. Il s'était faufilé dans le salon alors que ses parents le croyaient endormi. Ils étaient en train de regarder un film à la télévision, on entendait des cris, il y avait beaucoup de brouillard et un méchant homme apparaissait soudain et terrifiait tout le monde mais l'héroïne était plus maligne, elle avait retrouvé le chemin de sa maison en comptant toutes les portes de la rue jusqu'à atteindre la sienne.

Al avait donc pris l'habitude de compter.

Ça le détendait. Six boutons à sa chemise et ils étaient prêts à partir. Vingt-quatre kilomètres au compteur et ils arrivaient à destination. Peu importait que le dernier appartement

visité soit identique aux neuf précédents. Toujours le même escalier extérieur comptant douze marches, les six portes de placard dans la cuisine. Al ne comprenait pas ce que sa mère recherchait exactement mais un jour, ils pénétrèrent dans la cour d'un appartement et sa mère s'arrêta net.

– Voilà, c'est ça, dit-elle.

Al leva les yeux vers elle. Trois petites pierres brillantes ornaient les coins de ses lunettes. Une boucle s'était échappée de sa coiffure et pendait sur son front.

– OK, avait-il dit.

Al aimait ce mot, solide et simple, qui tenait sur ses deux pieds.

De Saint Louis, il gardait le souvenir de sycomores aux feuilles détrempées devant la fenêtre de sa chambre ; l'herbe du jardin de plus en plus verte à mesure que la semaine passait, jusqu'à ce que le père d'Al sorte la tondeuse, le dimanche après-midi, et que la machine reprenne vie. Il taillait le gazon en longues bandes bien droites, d'avant en arrière, d'arrière en avant, transformant ce vert en une odeur dont son père restait imprégné jusqu'à ce qu'il prenne sa douche, ce qu'il faisait toujours trop tard au goût de sa mère et toujours trop tôt au sien. Al le suivait partout, humant les relents de transpiration, d'essence et d'herbe coupée.

L'appartement de Los Angeles était minuscule, avec un coin cuisine. La mère d'Al dormait dans le canapé-lit et il n'était pas rare qu'Al le fasse aussi car la chambre qu'elle avait soigneusement peinte d'un bleu tendre et son lit recouvert de sa housse préférée lui semblaient souvent trop éloignés. Il n'aimait pas l'idée que rien ne la séparait de la porte d'entrée.

Dans cette nouvelle ville, l'école d'Al se trouvait à trois rues de chez lui. Sa mère l'accompagnait à pied le matin et le quittait

en lui assurant qu'il allait bien s'amuser, mais il n'était pas certain qu'elle y croie davantage que lui. Il passait la matinée avec les autres enfants, dessinant des maisons (qu'il n'avait pas) et des familles (*idem*). Parfois, ils faisaient des puzzles dont les pièces étaient des chiffres. Leur familiarité était un soulagement bienvenu. Plus d'une fois, l'institutrice l'avait réprimandé après avoir découvert dans sa poche une pièce du puzzle en forme de 7. Selon elle, les chiffres appartenaient à tous les enfants, mais Al ne la croyait pas. Il voyait bien que la seule chose qui importait aux autres enfants était de trouver la pièce manquante du puzzle, quelle qu'elle soit ; ils ne connaissaient rien des vertus protectrices des courbes des chiffres.

\*  
\* \*

Un soir de janvier, sa mère lui annonça tout en le bordant qu'elle avait trouvé un emploi.

– Mais c'est un travail un peu particulier, il faudra que j'y aille le soir. (Elle dégagea les mèches du front de son fils.) Tu t'en sortiras très bien tout seul. Je laisserai ton repas dans une assiette, tu n'auras plus qu'à dîner et à te mettre au lit et lorsque tu te réveilleras le matin, je serai là, OK ?

Al avait voulu dire à sa mère que ce n'était pas OK, non. Si un OK tenait parfaitement sur ses deux pieds, lui ne souhaitait rien d'autre que se pelotonner contre elle sur le canapé. Ce premier soir, après son départ, il se planta au milieu de leur appartement et écouta avec attention les bruits alentour. Il compta les voitures et les camions qui passaient devant chez eux jusqu'à ce qu'ils deviennent trop nombreux, l'heure de pointe avait commencé. Il écouta ensuite les bruits de pas dans le couloir de l'immeuble, le tintement des clés dans la serrure quand la

vieille Mrs Cohen de l'appartement d'à côté rentra chez elle. L'appartement d'Al était plongé dans le silence à l'exception du tic-tac du radiateur contre lequel sa mère l'avait mis en garde : il avalerait son manteau s'il le laissait trop près de là.

Au cinéma, le méchant repérait toujours ses victimes au bruit de leur respiration. Quand elles se réfugiaient derrière une porte ou dans une cabane, le méchant ne manquait jamais d'entendre l'air sortir de leurs poumons avec précipitation. Il s'avançait alors vers elles et un sourire se dessinait lentement sur leur visage. Al essaya d'arrêter de respirer, mais il n'y parvint pas. Malgré tous les bruits extérieurs, il n'entendait que sa propre respiration.

Il regarda autour de lui et aperçut l'aspirateur rose qui dépassait de la porte du placard. Dans la précipitation, sa mère avait oublié de le débrancher avant de partir. Al savait qu'il n'était pas censé y toucher mais il l'alluma quand même et le bruit occulta tous les autres. Il relâcha la poignée comme il avait vu sa mère le faire, et plaça consciencieusement l'appareil de manière à pouvoir le tirer jusqu'à l'autre bout de la pièce puis il fit demi-tour et le repassa en sens inverse sur le tapis vert, en prenant soin de tracer des lignes bien droites.

Au bout d'un moment, il entendit frapper à la porte. Il tenta d'ignorer les coups mais comme ils ne cessaient pas, il finit par éteindre l'aspirateur.

– Ce truc marche depuis plus d'une heure. (Al reconnut la voix de Mrs Cohen, de l'autre côté de la porte.) Est-ce trop demander que d'avoir un peu de silence ?

Immobile, Al ne savait trop quoi faire. Sa mère lui avait recommandé de ne pas ouvrir la porte mais elle n'avait rien dit concernant d'éventuelles questions.

– Non, répondit-il.

– Al ?

– Oui.

– Al, j'aimerais parler à ta mère.

Ce n'était plus une question. Et c'était impossible.

– Al ? Tu es là ?

– Oui.

– Est-ce que ta mère est à la maison ?

\*  
\* \*

Quand sa mère était rentrée, ce soir-là, elle avait retrouvé son fils endormi dans le grand canapé bleu de Mrs Cohen. Une discussion s'en était suivie, à laquelle Al avait heureusement échappé car il dormait à poings fermés. Toujours est-il qu'à partir de cet instant, il fut décidé qu'il se rendrait chez Mrs Cohen après l'école les jours où sa mère travaillait.

Al adorait aller chez Mrs Cohen. Son appartement était entièrement bleu : des murs au tapis en passant par les meubles, il se déclinait en toutes les nuances. Al avait l'impression d'être sous l'eau ou dans le ciel, voire les deux à la fois. Des photos de famille tapissaient les murs du long couloir et le soir venu, Mrs Cohen ne manquait jamais d'entraîner Al dans sa petite « tournée du souvenir », comme elle disait. Ensemble, ils en parcouraient toute la longueur et elle en profitait pour raconter à Al des anecdotes concernant chaque personne. Les histoires préférées d'Al étaient celles qui concernaient ses enfants et son mari, par exemple celle où Rachel mettait une grenouille dans sa bouche. Et puis celle de l'été où Eli s'était mis en tête qu'il était le Capitaine Crochet. Deux semaines durant, il avait refusé de sortir la main de la manche de sa chemise. Mrs Cohen lui



avait également raconté comment elle avait rencontré son mari. C'était sur un bateau en provenance de l'Europe, il avait quatorze ans et elle, douze. Il lui avait appris à suivre le mouvement du bateau pour éviter d'avoir le mal de mer. Tout en lui relatant cette histoire, Mrs Cohen s'était mise à se balancer d'avant en arrière et Al l'avait aussitôt imitée, s'imaginant être lui aussi sur le bateau.

Mrs Cohen cuisinait bien, du ragoût de bœuf qui avait mijoté toute la journée, des pancakes qui étaient davantage un mélange de pommes de terre et d'oignons et dont l'odeur flottait dans l'appartement surchauffé et se nichait dans les poches de son manteau. Elle confectionnait aussi un plat qu'elle appelait Kugel, un nom aussi réjouissant que les parfums de vanille, de sucre et de cannelle qui s'échappaient du four. Les vendredis soir chez Mrs Cohen étaient pour lui des moments privilégiés. Lorsqu'il arrivait, l'appartement embaumait la soupe de poulet. Une tresse de pain brioché fraîchement cuite, à la croûte dorée et luisante, reposait sur le plan de travail. Au moment du dîner, elle allumait une bougie et laissait Al allumer l'autre, puis elle entonnait une sorte de litanie dans une langue secrète, juste pour eux deux. Al n'en comprenait pas les paroles mais il aimait leurs intonations apaisantes, qui semblaient avoir le pouvoir de le libérer du poids de la journée écoulée. Toute la semaine, Al attendait le vendredi avec impatience.

Il avait dix ans lorsque sa mère lui apprit qu'ils allaient déménager. Il allait avoir un nouveau père, lui annonça-t-elle, et ils retourneraient vivre dans une maison. C'était formidable, non ? En plus, c'était tout près. Pourtant, le quartier dans lequel ils emménagèrent était différent de tout ce qu'il avait vu jusqu'ici : des impasses qui se succédaient et des

rectangles plats, blancs et beiges. Pas de marches à compter, et les fenêtres n'étaient plus qu'une interminable plaque de verre. Mais surtout, il n'y avait plus de Mrs Cohen. Sa mère avait beau lui assurer qu'ils n'étaient pas loin, ils l'étaient trop pour lui rendre visite, sans compter que les vendredis étaient les soirs où sa mère et son nouvel époux étaient de sortie. Assis dans sa chambre, la porte close, Al essayait de se souvenir de la langue secrète de Mrs Cohen pendant que la baby-sitter réchauffait des plats surgelés, transformant la tourte aux pommes en béton armé.

Durant les huit années suivantes, les cours de mathématiques furent les seuls moments où Al se sentait en accord avec le monde. « Résolvez cette équation en  $x$  », lançait l'enseignante, et Al entendait presque les chiffres piaffer d'impatience, brûlant de plonger sous la barre d'une fraction ou de s'engouffrer dans le clapet d'un signe de soustraction. Ce  $x$  me fait presque pitié, se dit Al ; tout le monde le fixe, tout le monde se mobilise dans le seul but de l'isoler.

\*  
\* \*

À l'université, Al étudia la comptabilité. Il aurait pu choisir les mathématiques ou la théorie des nombres. Combien de fois avait-il été tenté par le silence d'un « 0 » ou l'excitation de saisir enfin un chiffre imaginaire ? Mais la curiosité qu'éveillaient en lui les histoires cachées derrière une comptabilité finit par l'emporter.

Il essaya d'expliquer ça à cette jeune fille qui lisait un roman d'Agatha Christie à la cafétéria et qui tenait dans la main gauche un sandwich au thon. Un bout manquait à une

extrémité. Le fait qu'elle ne l'ait pas entamé par le milieu plut à Al.

– Faire de la comptabilité, c'est un peu comme résoudre un meurtre, mais sans que le sang gicle, lui expliqua-t-il. Donne-moi des chiffres, et je te dirai pourquoi une affaire a périclité ou comment un mariage s'est dissous.

Elle le regarda, guère convaincue.

– Est-ce que cette profession rapporte de l'argent ? demanda-t-elle, ses cheveux blonds retombant en mèches lisses sur ses épaules.

– Oui.

– Quoi qu'il arrive ?

– Tu sais bien ce qu'on dit sur la mort et les impôts, répondit-il.

– Tu veux avoir des enfants ?

Alors que la plupart des filles de l'université cherchaient un père pour leurs enfants, il sembla clair à Al que Louise ne faisait pas partie de ces filles-là. Sa question était un défi lancé à la table de la cafétéria, le prix de sa réponse était un droit d'entrée dans sa vie. Plus tard, Louise représenterait à elle seule la famille qu'il pensait ne jamais avoir.

– Je n'en ressens pas le besoin.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'il eut conscience de ne pas avoir été franc.

– Je m'appelle Louise, avait-elle répondu en lui tendant la main.

Des années plus tard, il se demanderait pourquoi il l'avait désirée avec une telle ferveur. Peut-être était-ce ses cheveux, si blonds que le soleil les faisait scintiller. Peut-être était-ce simplement ce morceau manquant dans son sandwich au thon. Par la suite, Al avait appris que mille raisons pouvaient

pousser quelqu'un à entamer quelque chose par une extrémité, et que cela n'avait aucun rapport avec le respect ou même la gentillesse. Parfois, ce n'était rien de plus qu'une question de précision.

Après vingt-neuf années de mariage, Al avait fini par accepter que la conception de l'équilibre des comptes de Louise était bien plus littérale qu'il ne l'avait cru possible. Chaque geste, chaque élan d'affection était examiné, soupesé, comptabilisé dans le bilan bancal de leur union. Durant des semaines entières, il observait les plaintes de Louise s'accumuler en silence, chacun de ses mots et de ses actes de plus en plus fragiles, sa peau se rétractant sous ses tentatives de caresses comme si elle se refusait à lui donner quelque chose qu'il n'avait pas payé. Il patientait alors, sentant la chaleur sèche de leur lit quand elle lui tournait résolument le dos, lui signifiant clairement qu'elle ne lui appartenait pas.

Enfin, quand le déséquilibre de leurs comptes atteignait son point culminant, elle se retournait enfin et la litanie des reproches commençait, le frappant de plein fouet, comme des vagues contre la paroi d'un bateau amarré. Chaque instant de désaffection, les affronts et les occasions qu'il n'aurait pas manquées selon Louise, s'il l'aimait vraiment. Cette fois où il aurait dû l'aider à sortir de la voiture ; celle où il aurait pu lui donner un coup de main à la cuisine ; l'argent qu'il leur rapporterait s'il apprenait enfin à se vendre.

Al écoutait en silence. Répondre ne servait à rien. La machine était si bien huilée que la meilleure solution était d'attendre la conclusion qui finirait bien par arriver. Alors, vidée et légèrement euphorique, elle se pencherait vers lui et l'embrasserait, et il accepterait de faire l'amour alors que l'envie lui était passée depuis longtemps.

Un lundi matin du mois de mars, Al était assis à son bureau, entouré de piles de dossiers, de vies qui attendaient d'être résumées en feuille d'impôts. Il avait alors cinquante et un ans, ce qui jouait sans doute un rôle non négligeable dans sa contemplation accrue de sa vie et de celle des autres. Parcourir les données financières de ses clients, c'était un peu comme lire un livre dans une langue que peu de monde maîtrisait. Une fois qu'Al avait fini de remplir les cases d'un formulaire 1040, il connaissait personnellement ce vigile qui enchaînait les petits boulots payés au noir ou cette épouse frustrée dont l'occupation principale entrerait toujours sous la classification de « loisir » ; ces hommes en pleine crise de la cinquantaine qui collectionnaient voitures de sport et bateaux. Peu importait si ses clients ne venaient jamais s'asseoir en face de son bureau, la douleur inscrite sur leur visage, il anticipait les décès dans une augmentation soudaine de dépenses médicales ou la diminution du nombre de personnes à charge.

Les gens lui transmettaient des informations, des chiffres à l'encre noire sur du papier blanc, sans prendre conscience des secrets qu'ils dévoilaient. Al n'avait jamais analysé ses propres données mais savait ce qu'elles révéleraient de lui : une épouse, aucune personne à charge. Aucun mystère, aucun secret à dénouer, le plus simple des formulaires, si tant est que cela existe.

– Il faudrait que tu ailles me chercher un livre, lui annonça Louise le samedi suivant en se penchant au-dessus de la table de la cuisine pour lui tendre un bout de papier. Je les ai appelés, ils l'ont déposé à l'accueil pour toi.

Al jeta un coup d'œil à la note qu'il tenait à la main. Le titre du livre y était inscrit, dans la plume claire et vigoureuse

de Louise. Y figuraient aussi les indications pour se rendre à la librairie, celle-là même où, quelques mois plus tôt, il lui avait acheté son cadeau de Noël.

« Gare-toi sur le côté est du parking, à l'ombre, sous les arbres », avait-elle ajouté au bas de ses instructions.

Se relisant mentalement, elle hocha soudain la tête, attrapa le rouleau de papier essuie-tout posé derrière elle et en arracha quelques feuilles.

– Il y a parfois des oiseaux dans les arbres, dit-elle en lui tendant les feuilles. Une fois que ça a séché sur la voiture, c'est dur à enlever. N'oublie donc pas de les essuyer avant de repartir.

Al se leva, fourra les feuilles de papier essuie-tout dans la poche de sa veste, prit les clés du crochet étiqueté « Al » près de la porte d'entrée, et se dirigea vers sa voiture, une Cadillac bleu acier de 1958 dont il avait hérité à la mort de son père. Ses ailettes lui donnaient l'air de flotter et il se demandait parfois, quand il traversait un pont particulièrement haut, si elle n'allait pas décoller. Cela prendrait un certain temps avant qu'elle ne touche la surface de l'eau, peut-être même qu'elle serait assez aérodynamique pour flotter, se laisser porter par les courants d'air, amerrir et poursuivre sa route comme si de rien n'était. Le papier essuie-tout risquerait d'être mouillé, pensa-t-il en démarrant la voiture.

Al eut la surprise de trouver l'endroit bondé, chose rare même pour un samedi. Cependant le soleil brillait, phénomène tout aussi inhabituel pour un mois de mars, et cela ne le déranger pas de ne trouver une place qu'à l'autre bout du parking. Il traversa les rangées de voiture, sentant la chaleur du bitume l'envelopper tandis qu'il observait un jeune couple. Dans la conversation, leurs mains s'agitaient, attendant manifestement la permission de caresser le corps de l'autre.

Le livre n'était pas à l'accueil. En attendant qu'on aille le chercher, Al patienta au service clientèle. Un homme corpulent aux cheveux blancs et bouclés, un Fedora noir vissé sur la tête, s'avança vers lui et se présenta à l'employée assise derrière le comptoir. La librairie grouillait de monde, si bien qu'Al n'entendit pas son nom. La libraire vérifia quelque chose sur son écran et hocha la tête.

– Oui, répondit-elle à l'homme au chapeau, nous en avons trois en stock. Je vais les chercher.

Alors qu'Al attendait toujours l'exemplaire de *Samedi soir, je tricote... 52 modèles rapides et faciles*, l'employée se hâta de revenir avec une petite pile de livres.

– Voulez-vous un stylo ? demanda-t-elle à l'inconnu pendant qu'il déposait les exemplaires devant lui, juste à côté d'Al.

Le mystérieux homme fit non de la tête. Il sortit de la poche de sa veste un stylo-plume noir étincelant, saisit le premier livre de la pile, l'ouvrit à la page de titre, ôta le capuchon de son stylo et y apposa sa signature, un long gribouillage négligé. Il s'interrompit un court instant pour permettre à l'encre de sécher, referma le livre et le plaça de côté avec le plus grand soin avant de répéter la même opération dans les deux autres ouvrages.

C'était comme de regarder un prêtre bénir le front d'un enfant, se dit Al, bien que l'air suffisant de cet auteur ne fit guère penser à un homme d'Église. Mais son geste avait quelque chose de révérencieux, comme si la composition chimique du livre se trouvait modifiée par cette action, alourdie par le poids de cette nouvelle importance. De retour dans sa voiture, Al prit soudain conscience qu'à aucun moment, l'employée n'avait demandé une pièce d'identité à l'auteur.

Il aurait pu être n'importe qui. « Tiens donc... », se dit Al en mettant le moteur en marche. Perdu dans ses pensées, il rentra chez lui.

La première fois, il fut terrifié à l'idée de se faire attraper. Il avait choisi un auteur peu connu originaire de l'Idaho, pas quelqu'un du coin mais personne qui habitât trop loin non plus, pour qu'une visite à l'improviste n'éveillât pas de soupçons. Il s'était entraîné à signer. Il s'était même essayé à fumer, pour que sa nouvelle personnalité dégageât cette odeur particulière que l'on prêtait parfois aux auteurs, mais le seul résultat fut que Louise redoubla de regards sévères et qu'elle s'éloigna encore un peu plus de lui. Tous ses préparatifs s'avérèrent inutiles. Quand il se présenta dans la librairie qu'il avait choisie, à l'autre bout de la ville, l'employé peu intéressé se contenta d'aller récupérer une pile d'ouvrages réduite à deux exemplaires, et la lui remit.

D'un mouvement vif, Al sortit son stylo et griffonna d'un geste ample le nom de l'auteur sur la page de titre, comme il s'était entraîné à le faire. Il leva les yeux : l'employé regardait au loin, par-dessus son épaule.

Plus lentement cette fois, Al attrapa l'autre exemplaire. Sous ses doigts, la couverture brillante était dure. Il l'ouvrit, la reliure craqua et tout d'un coup le monde se réduisit à l'étendue crème de la page de titre, parfaite mais où il manquait peut-être quelque chose – sa signature, se plut-il à croire. Il leva son stylo et sa main caressa le papier légèrement rugueux. En prenant le nom d'un autre, peut-être deviendrait-il quelqu'un d'autre. Il aurait voulu être n'importe qui, sauf lui-même.

– Et voilà, annonça-t-il en repoussant la pile vers l'employé.

– Bien.



Il l'avait fait. Il venait de se faire passer pour un autre et il allait s'en aller, ni vu ni connu.

– J'étais de passage en ville, alors..., ajouta-t-il l'air détaché avant de quitter la librairie en réprimant un sourire.

\*  
\* \* \*

Cela devint un jeu. Toutes les deux ou trois semaines, Al sélectionnait une librairie. Les petites étaient les plus difficiles, car les livres y étaient sélectionnés avec soin et les employés rôdaient entre les étagères comme des dealers à l'affût. Il comprit quels livres étaient plus faciles que d'autres. Si une librairie avait deux ou trois exemplaires d'un titre en stock, cela signifiait que l'auteur était assez apprécié pour que le magasin ne s'inquiète pas de leur vente, mais qu'il n'était pas assez célèbre pour que sa venue suscite une quelconque agitation.

Au bureau, Al observait ses clients et notait leurs expressions. Le cas de Mr Walters était particulièrement instructif. D'après ses comptes, Al savait que Mr Walters envisageait de quitter sa femme (une augmentation des dépenses pour déplacement, une baisse importante des dividendes alors qu'il n'enregistrait en contrepartie aucun gain de capital dû à une vente, ce qui suggérait l'existence d'un nouveau compte à l'étranger bien alimenté par les actions de Mr Walter). Pourtant, c'est assis à côté de sa femme qu'il se tenait dans le cabinet d'Al, son visage dévoilant un mélange d'intérêt limité et d'une confiance parfaitement ordinaire. Une fois de retour chez lui, le soir, Al s'entraînait à imiter cette expression devant son miroir. La main tendue, il prononçait ce qui allait être son nom pour la semaine.

Le choix du livre ne tarda pas à faire l'objet d'un véritable protocole. Il parcourait les couvertures et les titres des ouvrages, et quand l'un d'eux l'intriguait, il l'ouvrait, excité à l'idée de découvrir la photo de l'auteur imprimée sur l'intérieur de la jaquette et de voir s'il allait pouvoir se faire passer pour lui si quelqu'un venait à vérifier son identité. S'il se sentait bien avec le livre entre les mains, il l'achetait et l'emportait pour s'habituer à le manipuler pendant quelques semaines. Une fois prêt, il faisait son entrée, toujours dans une librairie différente, et il renouvelait inlassablement l'expérience.

Au fil des mois, voyant que son identité n'était jamais remise en question, il s'essaya à trouver des auteurs plus excitants. Quel âge pouvait-il se donner ? Quelle nationalité pouvait-il adopter sans éveiller la curiosité ? Il lui arriva même de dédicacer le roman policier d'une femme qui écrivait sous un pseudonyme masculin.

Il n'aurait pu dire pourquoi il s'était embarqué dans ce jeu. Était-ce le sentiment d'être quelqu'un d'autre ou, au contraire, de se sentir plus proche de lui-même, d'Al doublé d'un secret ? Il savait que Louise ne comprendrait jamais. Pourtant, elle aussi prenait soin de se maquiller et de se coiffer avant de quitter la maison. Elle aussi revêtait une identité qui n'avait pas plus de sens pour lui que son usurpation d'identité n'en aurait pour elle. Cela dit, Al n'était pas sans savoir lequel des deux comportements serait considéré comme irrationnel au vu de l'opinion publique, un fait que Louise ne manquerait pas de souligner. Il préférait donc se taire.

Un jour, Al s'aperçut qu'il avait signé des ouvrages dans toutes les librairies sauf une, la première, celle où il avait vu

l'auteur au Fedora dédicacer son livre. Peut-être était-ce le sentiment d'une tâche trop tôt accomplie ou d'un pari dont il n'aurait pas récupéré la mise, à moins que ce ne fût le rare rayon de soleil de cette journée d'hiver, toujours est-il qu'il lui sembla que tout risque s'accompagnait automatiquement d'un filet de protection. Il poussa donc les lourdes portes aux poignées en cuivre et se dirigea droit vers le service clientèle tout en étudiant le visage chérubin de l'employée, derrière le comptoir.

– Bonjour, lança-t-il l'air détaché. Je m'appelle Mark Twain. Je suis venu dédicacer mes ouvrages, si vous en avez en stock.

Le visage de l'employée s'éclaira.

– Oh, mon Dieu, s'exclama-t-elle, et sa voix s'éleva de quelques octaves. J'ai entendu parler de vous. Attendez un instant, je vais chercher vos livres.

Tandis qu'Al patientait, un sentiment de triomphe commença à se répandre dans ses veines et il se dirigea d'un pas nonchalant vers un groupe de chaises en cuir, non loin du comptoir. Il était en train de jeter un œil aux ouvrages posés à côté quand il sentit une sorte d'agitation dans son dos. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il vit la jeune employée revenir, accompagnée d'un responsable qui affichait une expression pour le moins indignée.

Al se retourna aussitôt vers la petite table, cherchant une cachette du regard. Il attrapa le plus gros livre qu'il put trouver, s'enfonça dans la première chaise libre qui se présentait à lui et cacha son visage derrière l'épais ouvrage. Derrière lui, il entendait les protestations confuses de l'employée et les remontrances du responsable. Quoi qu'il en soit, de toute manière, Mr Twain semblait s'être évaporé.

Le visage enfoui entre les pages du livre, Al restait pétrifié sur sa chaise, le cœur battant la chamade. Il espérait que l'employée ne serait pas licenciée et presque autant, qu'il n'allait pas se faire prendre. Il tenta d'imaginer les conséquences. Il doutait que l'usurpation d'une identité d'auteur lui vaille une quelconque célébrité en prison. Mais après tout, avait-il fait du mal à qui que ce soit ? Il avait fait vendre des livres, ce qui était plutôt une bonne chose pour leurs auteurs. Et les employés qu'il avait rencontrés avaient fait l'expérience d'une situation plus ou moins inhabituelle. En quoi était-ce un tort ? Malgré cela, il décida de rester sagement assis sur sa chaise jusqu'à ce que la jeune femme parte en pause déjeuner. Il y avait peu de chances que quelqu'un d'autre le remarque. C'était là un des avantages d'avoir un physique ordinaire, constata-t-il soudain avec un élan de reconnaissance.

Au bout de quelques minutes, l'activité dans la librairie reprit son rythme habituel, tout comme sa respiration. Son regard se posa alors sur les mots qu'il tenait devant lui et un passage retint son attention. Il concernait la nature du temps. Al jeta un coup d'œil au titre de l'ouvrage : *Le Livre des rituels et des traditions*.

Deux heures plus tard, Mark Twain oublié, Al quitta la librairie, le manteau déformé par une curieuse bedaine en forme de livre.

Al en vint à conclure que les rituels et les chiffres avaient de nombreuses similitudes. Ils offraient une solidité reconfortante dans une vie par ailleurs chaotique, mais il y avait autre chose. Un rituel était une façon de retenir le temps. Il ne s'agissait pas de le figer, mais plutôt de le garder bien au chaud en l'augmentant d'une touche d'imagination. Six heures, cela pouvait rester éternellement un chiffre, identifié

et inamovible, sur un cadran d'horloge, mais le dîner du vendredi avec Mrs Cohen, à six heures du soir, l'allumage des bougies, son visage qui se détendait au cours du repas tandis que le soleil se couchait, ça, c'était autre chose.

N'importe quel moment pouvait devenir un rituel, songea Al en se brossant les dents. Dans son appréhension la plus simple, un rituel n'était autre qu'un moyen d'accorder un peu d'attention à un instant en lui associant un nom et une raison d'être. Les traditions telles que Noël ou Thanksgiving prenaient de plus en plus d'importance à mesure qu'elles étaient transmises de génération en génération, et leur signification grandissait avec les souvenirs qu'elles transportaient. Un rituel, en revanche, pouvait avoir lieu tous les jours ou n'être pas nécessaire. Il naissait de la confluence entre un besoin et la créativité d'un être humain, il était le réceptacle d'une émotion qui, sans cela, menaçait soit de disparaître, soit de nous engloutir.

Tandis que Louise persistait à lui tourner le dos, au lit, Al réfléchissait aux rituels énoncés dans le livre. D'une certaine manière ils lui tenaient compagnie, ils avaient la faculté de transformer les contours accusateurs du corps de Louise en une simple silhouette. Il réalisa que la combinaison parfaite d'un rituel et d'une personne avait la beauté d'une équation. Sa solution changeait en fonction des variables, il n'y en avait pas deux pareils. C'était mathématique, d'une certaine manière.

Au bureau, Al se surprit à analyser ses clients, à se demander quel rituel pourrait changer le solde de leurs comptes. La connaissance secrète de leur vie l'emplissait au point qu'il se sentait près d'exploser. Il brûlait de mettre en valeur leurs succès et de prévenir les catastrophes imminentes. Il

ne souhaitait rien autant que d'extraire la vie de ces chiffres, tendre la main vers les personnes qui prenaient place en face de lui, mais il ne savait comment s'y prendre.

Il était presque treize heures et tandis qu'Al attendait son rendez-vous suivant, son estomac émit un léger grommèlement.

Al avait rencontré Lillian un après-midi, huit ans plus tôt. Elle s'apprêtait alors à ouvrir son propre restaurant. Il se rendait à pied à la banque pour effectuer un versement. Cette journée d'octobre était pluvieuse et, caché sous son parapluie, il lui semblait être invisible dans un monde qu'il n'apercevait que par instants fugaces, confidentiels. Il venait de dépasser la façade décrépite de la maison de l'artisan, coincée entre le cinéma et l'imposante banque comme un lointain cousin débraillé à une fête de famille. Quelques années plus tôt, cette demeure avait été transformée en bar, la concrétisation du rêve d'un entrepreneur en informatique qui aurait mieux fait de consulter Al, car l'endroit avait fermé à peine un an après son ouverture. Par la suite, l'endroit était resté vide pendant presque une décennie. Les couches de mousse s'épaississaient sur le toit et les branches des cerisiers du jardin, devant la maison, s'étendaient et se contorsionnaient pour former une sculpture indisciplinée.

Cependant, un changement s'était amorcé au cours des derniers mois. Quelqu'un avait élagué les arbres et planté des fleurs. Les bardeaux avaient été repeints dans un marron doux et les planches du porche arboraient un rouge chaud, élégant. En cette fameuse journée d'octobre, l'odeur de quelque chose qu'il n'arrivait plus à définir avait flotté dans la rue, s'insinuant sous le dôme de son parapluie. Était-ce de la cannelle ? De la vanille ? Sans réfléchir, il avait posé

sa main sur le portail de fer forgé et l'avait poussé. Ses pas l'avaient guidé le long de l'allée de pierres, jusqu'à la porte ouverte de la cuisine.

Une jeune femme mince, à la chevelure noire négligemment ramassée en une queue-de-cheval, se tenait là, seule dans la cuisine étincelante de propreté. De toute évidence, il s'agissait là d'une cuisine de professionnel, qui contrastait fort avec l'aspect extérieur du bâtiment. Debout devant le grand évier en acier inoxydable, la jeune femme maniait une poche à douille au-dessus d'un saladier. Réchauffée par un four de taille industrielle, la cuisine dégageait une température agréable tandis qu'un fumet de plus en plus intense embaumait l'air.

– Bonjour, avait lancé Al d'une voix timide.

La jeune femme s'était retournée.

– C'est cette odeur..., avait alors ajouté Al.

– Ah, avait-elle répondu avec un sourire. Je suis en train de faire des cookies pour une petite fête. Bienvenue dans mon restaurant ou plutôt, dans ce qui sera mon restaurant quand je l'ouvrirai, la semaine prochaine. Je m'appelle Lillian.

Elle avait traversé la cuisine en essuyant ses mains sur son tablier blanc.

– Je suis Al, avait-il répondu en lui serrant la main. Mon bureau se trouve un peu plus haut, dans la rue.

– Vous êtes le comptable ! avait-elle rétorqué. (Voyant son air interrogateur, elle avait enchaîné :) Je vais avoir besoin des services d'un comptable de confiance. J'en ai parlé à une amie qui m'a redirigée vers vous.

Elle s'était interrompue pour humer l'air.

– Les cookies sont prêts. Vous en voulez un ?



Le restaurant de Lillian était un succès, en partie grâce aux conseils financiers d'Al. Au fil des années, Lillian était devenue une amie bien plus qu'une simple cliente. Voyant l'engouement que suscitaient ses créations culinaires, c'était Al qui avait suggéré que Lillian se lance dans les cours de cuisine. C'est encore lui qui l'avait encouragée à ouvrir son restaurant pour le déjeuner. Il reconnaissait d'ailleurs sans honte que cette dernière suggestion était tout à fait égoïste, et il prit aussitôt l'habitude de déjeuner chez Lillian plusieurs fois par semaine. Après s'être discrètement débarrassé des ordinaires pain de mie-jambon-beurre confectionnés par Louise, il commandait une tartine aux aubergines marinées avec une généreuse portion d'aïoli ou une salade de saumon grillé épicée, la peau croquant sous la dent.

Quand venait l'heure de passer les comptes du restaurant au crible, Lillian s'arrangeait toujours pour venir le lundi, jour de fermeture du restaurant, un peu avant ou après l'heure du déjeuner. Avec le temps, les comptes de Lillian étaient devenus pour Al synonymes de ce que Lillian appelait elle-même ses « bons petits plats du jour ». Al en avait conclu qu'il n'y avait rien de tel que la combinaison d'épices, de textures et de chiffres, peu importe si elle laissait parfois des taches grasses sur les papiers. Cela lui rappelait le fumet des plats de Mrs Cohen qui imprégnait ses devoirs de maths. Ces dîners du vendredi avaient été pour lui des repas de famille, même si ce n'était pas la sienne. Tout comme il n'avait jamais révélé à sa mère l'importance que revêtaient pour lui ses dîners chez Mrs Cohen, il ne confia jamais à Louise ses nouvelles habitudes.



Non qu'elle ait une raison d'être jalouse. Lillian avait toujours considéré Al comme un charmant oncle de substitution, ce qu'Al avait accepté avec un soulagement certain, sinon sincère. Al se persuadait qu'il ménageait la sensibilité de Louise, qui était si fière de sa cuisine, mais la vérité était différente. Il le comprenait aujourd'hui comme il l'avait instinctivement saisi avec sa mère : peu importait le nombre de déjeuners ou de dîners qu'il ajoutait à l'équation, cela restait des repas qu'il n'avait pas partagés avec son épouse.

Pourtant, ces plats, ces conversations et ce sentiment de communion n'avaient pas tardé à devenir pour lui une nécessité. Tout comme le parfum niché derrière l'oreille d'une belle femme ou le vin qui accompagne un repas, sa vie n'en dépendait pas et pourtant, Al ne s'était jamais senti aussi vivant.

Quelle ne fut pas sa déception lorsqu'une femme-enfant habillée d'un large pull gris et d'un jeans usé fit irruption dans son cabinet dix minutes après l'heure de son rendez-vous avec Lillian, chargée d'une grande enveloppe kraft remplie de formulaires.

– Je suis Chloé, j'assiste Lillian en cuisine, se présenta-t-elle. Elle m'a demandé de vous apporter ceci, elle est malade. Oh zut, ajouta-t-elle en voyant l'air déconfit d'Al, j'ai oublié le repas dans ma voiture ! Je reviens tout de suite.

Il entendit ses tennis dévaler lourdement les escaliers, peu après une porte claqua et à peine quelques secondes plus tard, un festival de senteurs envahit les escaliers : du beurre, du thym et des feuilles de laurier, du cabillaud et des oignons.

– Et voilà, lança Chloé arrivant dans le bureau, un sac à la main et le souffle court. Ne vous inquiétez pas, c'est très bon. J'ai simplement fini de cuisiner ce qu'avait commencé

Lillian. Où est-ce que je le pose ? demanda-t-elle en inspectant la pièce d'un air interrogateur.

– Sur le bureau, s'il vous plaît. Merci.

Chloé déballa un récipient métallique rond et versa la soupe dans un grand bol blanc qu'elle déposa sur le bureau d'Al, à côté d'une serviette en lin blanc et d'une grande cuillère. Une fois qu'elle eut terminé, elle recula de quelques pas et considéra l'ensemble d'un air songeur.

– Oh là là ! Le pain.

Une seconde plus tard, elle avait de nouveau disparu.

Al patienta un moment avant de saisir la cuillère et de commencer à manger. La soupe sentait aussi bon qu'elle avait l'air appétissante, mais il ne voulait pas que Chloé observe sa réaction lorsqu'il la goûterait.

Elle fondait sur sa langue. C'était un mélange de mer et de ciel, de crème chaude et d'oignons revenus, tendres. Al se souvint alors d'un après-midi, peu de temps après que sa mère et lui eurent déménagé à Los Angeles. Ils étaient en route vers une énième visite d'appartement quand sa mère avait soudain pris la bretelle d'autoroute qui conduisait jusqu'à la plage. Ils s'étaient assis sur le sable et avaient laissé leur regard se perdre dans l'immensité de l'eau. Al n'avait jamais rien vu de pareil. Il avait bien tenté de compter les vagues, mais il avait rapidement compris qu'il valait mieux laisser tomber. Au lieu de cela, il avait demandé à sa mère quand les vagues s'arrêtaient, si elles s'immobilisaient pendant la nuit. L'infini devait avoir ce son-là.

– Elle vous plaît ? demanda d'une voix inquiète Chloé qui revenait avec un morceau de pain à la main.

– Oui, beaucoup. Tenez, asseyez-vous. Vous devriez en prendre un peu.

Ils mangèrent en silence. Au bout d'un moment, elle leva la tête de son bol et inspecta le bureau d'Al.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en prenant le gros livre des rituels qu'il avait déposé sur une petite pile de dossiers. Ça ne ressemble pas à un livre de comptes.

– Non, c'est juste un ouvrage que je suis en train de lire, répondit-il d'un ton évasif avant de le lui prendre des mains et de se diriger vers l'étagère.

– Attendez, dit Chloé.

Al la regarda un instant. Assise dans cette chaise et emmitouffée dans son sweat-shirt, elle lui rappelait un 4. Pas celui, net et droit, où toutes les lignes se recourent, mais celui dont le sommet est ouvert, un espace par lequel la vie peut s'infiltrer, pour le meilleur ou pour le pire. Quel rituel pourrait aider cette jeune femme à naviguer dans les eaux de son existence ?

– Pourquoi possédez-vous ce livre ?

Alors Al se rassit et se pencha par-dessus son bureau, le livre ouvert entre les mains.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



## Le goût des souvenirs

Erica Bauermeister



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,  
**invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

  
CHARLESTON